

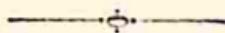
EDMOND THIAUDIÈRE



L'École du Bonisme

NOTES D'UN PESSIMISTE

Avec une Préface doctrinale.



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, Rue de Seine, 33

—
1912

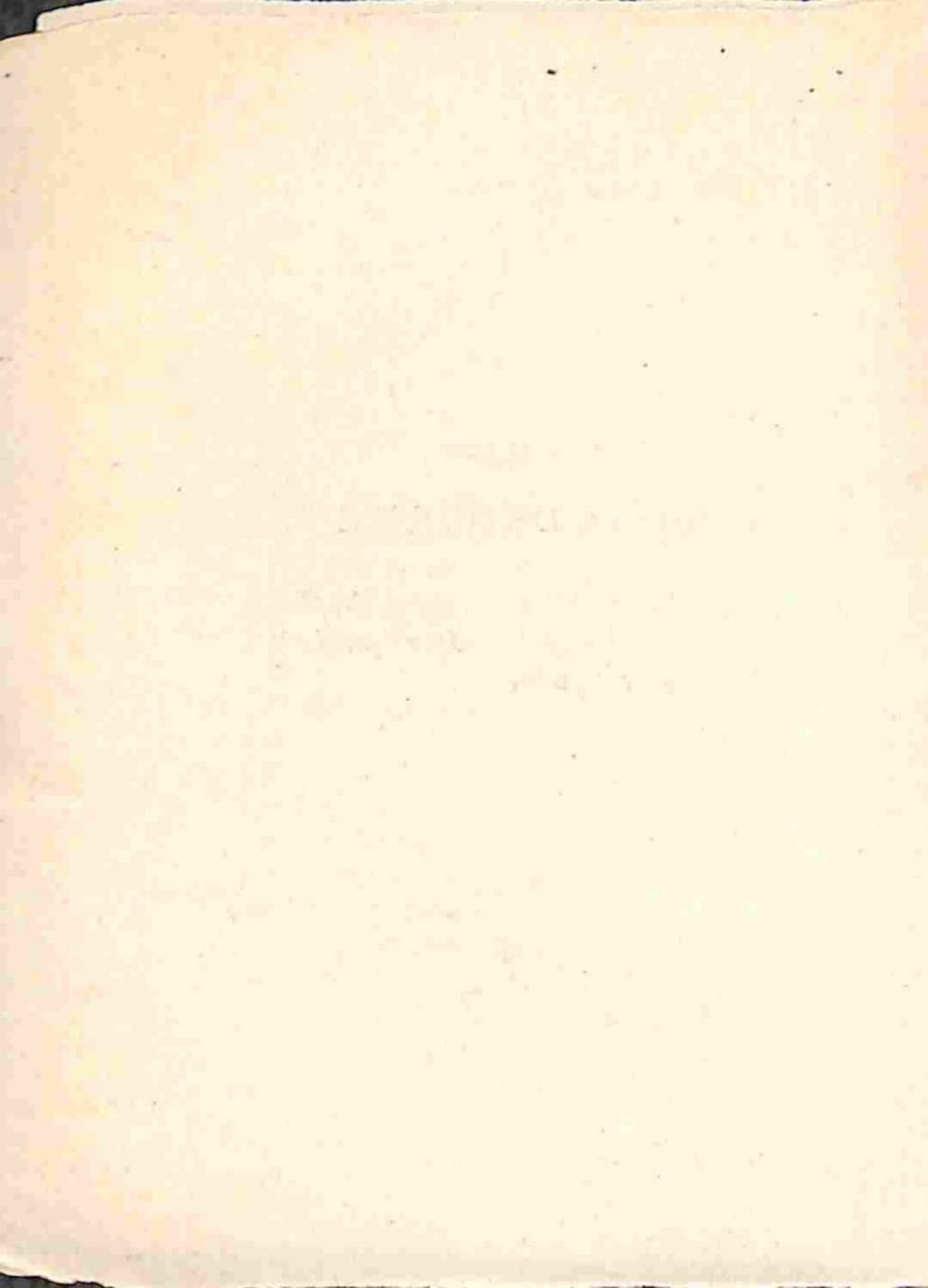
Tous droits réservés.

A MON CHER

GEORGES DEHERME

*Comme à l'un des esprits les plus
nobles et les mieux équilibrés
de ce temps.*

E. T.



PRÉFACE

D'innombrables écoles religieuses ou philosophiques ont plus ou moins fleuri, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, en Asie, en Europe, en Afrique et finalement en Amérique, parmi lesquelles il convient de citer celles du Mosaïsme, du Brahmanisme, du Taotséisme, du Bouddhisme, du Sintoïsme, du Magisme, du Mazdéisme, du Polythéisme, du Pythagorisme, du Platonisme, de l'Epicurisme, du Stoïcisme, du Christianisme et de ses dérivés, du Mahométisme, du Spinozisme, du Swedenborgisme, du Rationalisme, du Sensualisme, de l'Eclectisme, du Fourierisme, du Positivismisme, du Pessimisme, du Nietzschéisme, du Pragmatisme, et

plus récemment de l'Humanisme, de l'Intellectualisme et de l'Intuitionnisme. On pourrait y ajouter l'*Ecole du Bonisme*, que l'auteur de ce petit livre n'a point la prétention exorbitante de fonder, mais dont il se contenterait d'avoir suggéré à plus autorisé que lui la fondation.

Bannissant du faillible entendement humain, lequel est condamné, selon le juste dire des Pyrrhoniens, à une incurable acatalepsie, les divagations et ergoterics, dont il existe tant de variétés, cette nouvelle école se bornerait à enseigner que la doctrine appelée à prévaloir, c'est que, sans chercher à pénétrer le mystère impénétrable de l'Univers, mais dans l'obscurité des choses, on doit prendre pour objectif suprême d'être bon d'une bonté instinctive ou, à défaut, raisonnée.

Etant incontestable que, d'une part, la bonté est ce qui donne le plus de valeur à l'âme humaine, et que, d'autre part, c'est ce qui peut le mieux lui assurer un destin supérieur à son destin terrestre, pour le cas hypothétique

où elle devrait survivre au corps qu'elle anime, il est hors de doute que la sagesse la plus élémentaire, ou même le simple intérêt bien entendu, doit nous déterminer à cultiver la bonté, si nous la trouvons en nous, ou à l'y semer, si elle n'y est pas.

Au surplus, la doctrine du *Bonisme*, que d'une manière éparse recommande le présent ouvrage, se trouve implicitement comprise dans toutes les doctrines religieuses ou philosophiques, et l'auteur se borne à l'en dégager pour la rendre sienne et la baptiser.

Dans les livres sacrés de l'antiquité égyptienne dus à l'initiative du dieu Thoth, il est dit notamment : « Aux hommes bons, pieux, saints, Dieu vient en aide et aussitôt ils ont des clartés de tout (1). »

Les sages de l'Égypte enseignaient que l'homme vertueux se fait le père de l'orphelin, le mari de la veuve, la providence du pauvre (2). Le Maz-

(1) JOSEPH FABRE : *La Pensée antique.*

(2) JOSEPH FABRE : *La Pensée antique.*

déisme, religion de Zoroastre, soutenait que « coopérateur d'Ormuzd, l'homme est tenu de suivre les inspirations des bons génies, et d'imiter leur influence bienfaisante qui fait tout croître et tout prospérer (1). » « Chez les indiens, le code de Manou défendait d'affliger aucun être animé, de tuer même un oiseau, un insecte, un ver, enseignait à être doux envers l'animal et protégeait sa vie contre tout attentat profane (2). »

Le Chinois Meng-Tseu, qui vivait deux siècles environ après Khoung-Fou-Tseu (Confucius), disait : « Il n'y a de digne d'envie que l'homme qui est bon, et il n'y pas de bonté réelle sans sincérité. L'homme qui, étant bon et sincère, ne cesse d'accumuler en lui les qualités, je l'appelle excellent. Celui qui à ces trésors de vertus joint encore de l'éclat et de la splendeur, je l'appelle grand. Celui qui est grand et qui efface complètement les signes de

(1) JOSEPH FABRE : *La Pensée antique.*

(2) JOSEPH FABRE : *La Pensée antique.*

sa grandeur, je l'appelle saint (1). »

Dans sa philosophie le divin Marc-Aurèle assignait une place d'honneur à la Bonté, à la parfaite Bonté, dont il énumérait les principaux mérites, à savoir d'être douce, docile, désintéressée, miséricordieuse, invincible par les pires. *Douce* (en présence de qui fait le mal elle vise non à invectiver, mais à améliorer) ; *docile* (elle n'imagine pas que ce soit s'asservir que de céder à qui a pour soi la raison) ; *désintéressée* (elle n'a pas besoin qu'on la reconnaisse ; elle sait se contenter d'elle-même) ; *miséricordieuse* elle répond au mépris, à la haine par la mansuétude) ; *invincible*, parce que, pourvu qu'elle soit constante, sincère, sans dissimulation et sans fard, elle a le dernier mot (2).

On sait que ce plus souverainement bon d'entre les quelques rares bons empereurs romains avait fait bâtir à Rome un temple à la *Bonté*, et il avait grandement raison, car cette déesse

(1) JOSEPH FABRE : *La Pensée antique*.

(2) JOSEPH FABRE : *La Pensée antique*.

nous met bien avec tous les dieux possibles et imaginables, c'est-à-dire avec tous les bons génies de l'Univers.

Apollonius de Tyane, quasi contemporain de Jésus et nourri, comme lui, de la moelle de la philosophie hindoue, disait : « Quand je prie, je demande aux dieux que la justice règne sur la Terre ; que les lois ne soient pas violées ; que les sages aient le cœur d'être pauvres et que le reste des hommes possèdent tous les biens en abondance, mais innocemment. En ce qui me touche, je me borne à dire aux dieux : « Donnez-moi ce qui me convient. Si je suis bon, j'obtiendrai plus que je n'espère et que je ne désire. Si je suis méchant j'aurai mérité tous les maux que je pourrai subir (1). »

Dans son excellent livre intitulé précisément : *La Bonté*, Charles Rozan cite ce mot aussi juste que profond de saint Augustin : « L'homme est méchant de peur d'être malheureux, et il est en-

(1) JOSEPH FABRE : *La Pensée antique*.

core plus malheureux parce qu'il est méchant », et cet autre de sainte Thérèse : « A la mort il ne nous reste que ce que nous avons donné. »

Montaigne a fort bien dit dans ses *Essais* : « Toute aultre science est dommageable à celui qui n'a pas la Science de la bonté (1). » La Rochefaucauld, qui ne passait pas pour être tendre, a buri-né cette maxime : « Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon », et cette autre : « Rien n'est plus rare que la véritable bonté. Ceux-mêmes qui croient en avoir n'ont pour l'ordinaire que de la complaisance ou de la faiblesse. »

Et La Bruyère a défini merveilleusement la bonté dans son chapitre du *Mérite personnel* :

« Celui-là est bon qui fait du bien aux autres. S'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très bon ; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il est d'une si grande bonté qu'elle ne peut être

(1) Montaigne. Livre I, chap. xxix.

augmentée que dans le cas où ses souffrances viendraient à croître ; et, s'il meurt, sa vertu ne peut aller plus loin ; elle est héroïque, elle est parfaite. »

On connaît l'admirable pensée de Pascal : « Tous les « corps ensemble et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé. »

Or, qu'est-ce que la charité, sinon la bonté s'inspirant des enseignements de Jésus ?

Fénelon, qui était la bonté même, a dit : « Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de joie à être bon. »

Voici ce que *la Grande Encyclopédie du dix-huitième siècle* contient à l'article *Bonté*, rédigé par l'abbé Yvon, qui signait son article d'un X :

« Lorsque la passion vous porte à quelque violence contre un autre homme, jetez les yeux sur lui pour y voir l'empreinte de la main divine et votre

propre ressemblance, ce sera de quoi ralentir votre emportement.

« Ne dites point à Dieu ce que Caïn lui dit : « M'aviez-vous donné mon frère en garde ? — Oui, sans doute, il vous l'a donné en garde, et, non seulement il vous défend de lui faire aucun mauvais traitement, mais il vous ordonne même de le servir de tout votre pouvoir. »

Sur quoi nous remarquerons, en passant, combien Diderot, le chef des Encyclopédistes, avait l'esprit plus large que les sectaires de la libre-pensée qui, de nos jours, se réclament de lui, puisqu'il comptait parmi ses collaborateurs au moins un prêtre demeuré fidèle aux préceptes de l'Église catholique.

Lamartine a dit dans ses *Nouvelles Confidences* : « La Bonté ? Tous les autres mérites de l'homme et de la femme s'effacent devant celui-là. »

Et Lacordaire a formulé une pensée analogue, en un langage plus sublime encore : « Ce n'est ni le génie, ni la gloire, ni l'amour qui mesurent l'élèva-

tion de notre âme, c'est la bonté. »

Un philosophe contemporain, l'éminent directeur de *la Revue*, M. Jean Finot, a consacré, dans son beau livre intitulé : *la Science du Bonheur*, tout un chapitre à la Bonté qu'il estime justement le principal instrument du bonheur. « La question : Comment être heureux, dit-il, se réduit souvent à celle-ci : comment pratiquer la bonté ? Le réel bonheur c'est la joie qu'apporte le bienfait de retour dans la conscience du bienfaiteur. »

Et après avoir reconnu que, si elle n'est pas innée, elle se peut acquérir, ce qui est très vrai, il ajoute : « Il faudrait l'introduire dans les âmes où elle fait défaut. Il faudrait aider à son épanouissement là où elle n'est qu'en germe. Il faudrait la diriger vers les sujets dignes d'elle. Il faudrait aussi la détourner des choses qui lui feraient perdre sa dignité. Un cours de bonté dans les lycées à l'usage des jeunes cerveaux ! L'idée paraît paradoxale. Le paradoxe n'est souvent qu'une vérité de demain.

Souhaitons-lui de triompher. Souhaitons lui surtout de trouver des maîtres convaincus et travaillant au salut des jeunes âmes par la bonté.

« Un Pestalozzi de la bonté ! Cet être mystérieux grandit peut-être quelque part. »

Et plus loin :

« Tous les systèmes de morale contemporaine trouvent leur expression définitive dans le principe de la Bonté. Celle-ci englobe, entre autres, la solidarité et la perfectibilité humaines. « En dehors de l'idéal de la Bonté, nous dira Fouillée (*Morale des Idées-Forces*), on ne trouve que de pauvres diminutifs ou succédanés de morale. » Et le même philosophe en déduit ce précepte de morale indépendante du temps et du milieu : « Sois bon en vue de l'universelle bonté qui ferait l'universel bonheur. »

L'auteur de *l'Ecole du Bonisme*, qui ne connaissait ni l'opinion de M. Finot, ni celle de M. Fouillée sur la Bonté, quand il a conçu et même quand il a

terminé ce petit livre, est heureux de se trouver, lui pessimiste impénitent, absolument d'accord avec ces deux esprits, hostiles au pessimisme. Il avait formulé lui-même, il y a une quinzaine d'années, dans son recueil de notes d'un Pessimiste : *l'Obsession du Divin*, au chapitre intitulé *Règles de vie*, un précepte qu'il est assez à propos de rappeler ici :

« Ballotté par les flots du doute océanique, toujours près de sombrer contre l'un des écueils de la mort, que la bonté soit ton étoile polaire ! »

Il a même dédié à la Bonté, en 1908, le sonnet que voici :

« Rien ne compte chez l'homme à l'égal d'être bon — ardemment, sans répit, pour ce qui l'environne ; — et, s'il ne vient au monde avec une âme bonne, — qu'il tâche à l'acquérir, ne l'ayant pas en don.

« — Que science et talent sont peu chez celui dont — le cœur est dur, fût-il grand docteur en Sorbonne, — à cette heure suprême où l'espoir l'a

bandonne, — où se montre la Mort qui l'atteindra d'un bond !

« Ce que ne pourrait pas accomplir le génie, — même le plus brillant : charmer notre agonie, — empreindre de douceur notre dernier soupir, — la bonté le peut faire... Oh ! dans la traversée — de ce monde, la chose, entre toutes, sensée, — est de vivre en bonté d'abord, puis d'y mourir. »

Il y a plus d'un siècle, Joubert, précurseur de M. Jean Finot dans la célébration de la bonté comme instrument de bonheur, avait dit : « Le bonheur est de sentir son âme bonne. Il n'y a point d'autre bonheur proprement dit que celui-là ; il peut exister dans l'affliction ; il peut même exister dans le remords. De là vient qu'il est des douleurs préférables à toutes les joies et qui leur seraient préférées par tous ceux qui les ont ressenties. »

Il avait dit aussi : « — C'est un bonheur d'être bon ; c'est une grande fortune. »

Le sagace philosophe Lucien Arréat a dit dans un livre récemment paru sous ce titre : *Réflexions et Maximes* : « La bonté active confine à la domination ; — passive, à l'indifférence. » C'est juste et très bien dit. L'auteur de *l'Ecole du Bonisme* entend expressément que toute société, petite ou grande, composée en majeure partie de méchants par inclairvoyance, doit être régie pour son bien, par une bonté dominatrice et même tyrannique.

M. Arréat a dit encore : « La dernière leçon de la vie, c'est la bonté et le sacrifice de soi-même à ce qu'on sent être son devoir. »

Ce qui équivaut à faire de la bonté une religion suprême, la religion des religions, telle qu'en célèbre le culte sous le titre de *l'Ecole du Bonisme*, l'auteur de ce petit livre.

Libre d'ailleurs à ceux qu'épouvante bien à tort le mot *religion*, l'un des plus beaux qu'il y ait, et répondant à l'idée la plus belle qui ait germé dans l'esprit humain, de ne voir dans le

Bonisme qu'un nouveau système philosophique, basé sur la simple diffusion de l'humaine bonté, système qui serait plus efficace que tous les autres pour réduire au minimum la misère de l'homme, en cette vie, et porter au maximum ses titres à une vie supérieure.

Mais le *Bonisme* ne doit pas s'entendre seulement au sens *subjectif* et comme signifiant l'art d'être personnellement bon dans toutes les conjonctures de la vie ; il doit s'entendre aussi au sens *objectif*, et comme signifiant ce qui est réellement bon en soi, d'une bonté intrinsèque, tant pour l'individu que pour la Société dont il est l'un des membres.

Or, ces deux aspects du *Bonisme* seront reflétés ici et le second le sera même souvent par la mise en relief, à titre de repoussoir ou de critique aiguë de ce qui est considéré par l'auteur comme mauvais en soi, car le *Bonisme* comporte l'animadversion du Mal.

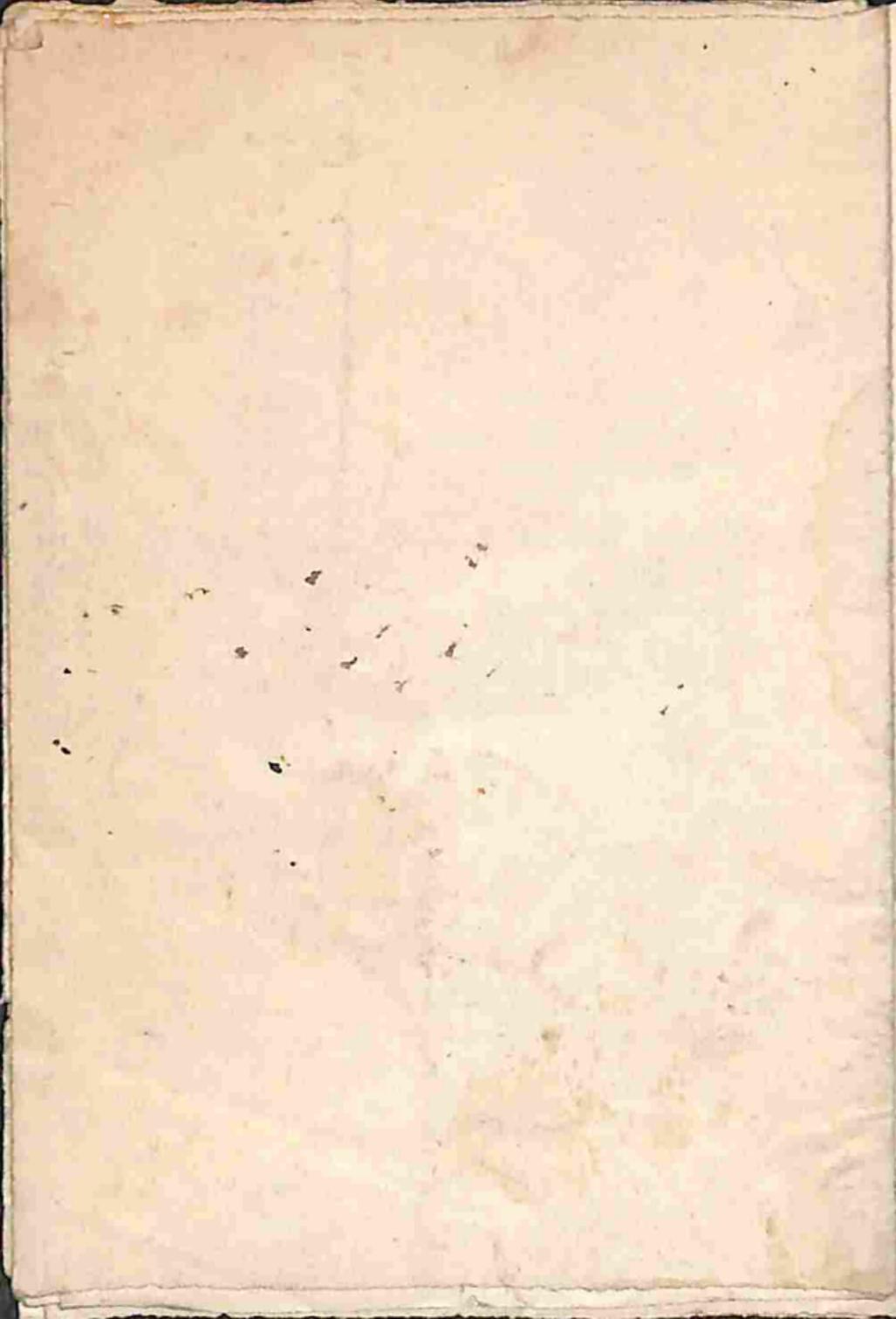
Il importe de remarquer que ce livre-ci est l'aboutissement logique des dix

précédents : *la Proie du Néant*, *la Complainte de l'Être*, *la Décevance du Vrai*, *la soif du Juste*, *l'Obsession du Divin*, *la Fierté du Renoncement*, *la Haine du Vice*, *la Réponse du Sphinx*, *la Conquête de l'Infini*, *la Source du Bien*, dans lesquels la philosophie, aujourd'hui dénommée, était déjà en germe et en incubation.

Somme toute, le système définitif de l'auteur est que la bonté doit être révérée dans les choses et pratiquée envers les êtres, jusqu'à devenir le *Bonisme*, philosophie des philosophies, religion des religions,

E. T.

Gençay, le 17 juin 1911.



L'ÉCOLE DU BONISME

DU MÊME AUTEUR

La Proie du Néant.

La Complainte de l'Être.

La Décevance du Vrai.

L'Obsession du Divin.

La Fierté du Renoncement.

La Haine du Vice.

La Réponse du Sphinx.

La Soif du Juste (Nouvelle édition).

La Conquête de l'Infini.

La Source du Bien.

(A la même Librairie.)

